



University of California
Berkeley Art Museum & Pacific Film Archive

Document Citation

Title	Di Cavalcanti
Author(s)	Glauber Rocha
Source	<i>Embrafilme</i>
Date	
Type	distributor materials
Language	French English Portuguese
Pagination	
No. of Pages	5
Subjects	Rocha, Glauber (1938-1981), Vitoria da Conquista, Bahia, Brazil
Film Subjects	Di Cavalcanti, Rocha, Glauber, 1977



DI(DAS) MORTE

"NINGUÉM ASSISTIU AO
FORMIDÁVEL ENTERRO DE SUA
ÚLTIMA QUIMERA, SOMENTE A
INGRATIDÃO, ESSA PANTERA, FOI SUA
COMPANHEIRA INSEPARÁVEL"



CRÉDITS — CREDITS

Metteur en scène — Director:
Producteurs — Production:

Scénario — Script:

Acteurs—Actors:

Photographie — Photography:

Scénographie — Cenography:

Edition — Editing:

Musique — Music:

Glauber Rocha
EMBRAFILME
Vinicius de Moraes

Mário Carneiro
Nonato Estrela
Roberto Pires

Paulinho da Viola
Jorge Ben
Pixinguinha
Villa Lobos

Le cri du cinéaste Glauber Rocha a été nettement enregistré alors qu'il dirigeait le filmage de la veillée funèbre du peintre Emiliano Di Cavalcanti, en octobre 1976, au Musée d'Art Moderne (MAM) de Rio de Janeiro: "Un, deux, trois, quatre. Coupez. Maintenant, un close sur sa figure". La caméra du photographe Maio Carneiro cesse alors de frôler les pieds du cadavre, enfouis sous des fleurs rouges, et se dirige vers le visage; à l'écran, on voit les narines bouchées par des mèches de coton et un demi-sourire inattendu du peintre. Ensuite, la scène de "la fermeture du cercueil reçoit comme accompagnement sonore la marche carnavalesque "Tes cheveux ne nient pas, Mulâtre!" de Lamartine Babo. Au cimetière Saint Jean-Baptiste, l'acteur Joel Barcelos se drape dans une cape et lance des oeillades concupiscentes à Marina Montini en larmes, modèle préférée de l'artiste défunt.

Ce sont des scènes du dernier film de Glauber Rocha, un court métrage de 17 minutes, en couleurs, sur la mort de Di Cavalcanti. Les 500 cinéphiles qui y ont assisté la semaine dernière à la cinémathèque du MAM ont ri et applaudi beaucoup. La fille adoptive du peintre, Elizabeth, ne l'a pas vu et n'a pas été contente. "C'est un manque de respect à l'égard de mon père". Perplexes, l'anthropologue Darcy Ribeiro et l'écrivain Antonio Callado ont demandé une nouvelle présentation. Et Carlos Heitor Cony a dit seulement: "Tu sais, Glauber, tu peux filmer n'importe quoi, je ne sais jamais si c'est un chef-d'œuvre ou un navet".

"Inhibition sexuelle" — Le titre kilométrique du film a été tiré d'un poème d'Agusto dos Anjos: "Personne n'a assisté au formidable Enterrement de sa dernière Chimère, seulement l'ingratitude, cette Panthère a été sa compagne inséparable". Glauber narre le film avec son habituel délice visuel, dans un collage vertigineux de morceaux de reportages publiés sur l'enterrement, une critique de Frederico Morais, des opinions personnelles et un poème de Vinicius de Moraes, "Ballade de Di Cavalcanti". Quant on dit le vers: "Peut-être son amour pour les mulâtres ne venait-il pas de là", surgit, sautillant en scène, l'acteur noir Antonio Pitanga. "Une blague moderniste", expliquerait ensuite le directeur. "Au lieu d'une mulâtre, j'ai mis Pitanga. Di était très sensuel et les Nègres n'ont pas cette inhibition sexuelle qui règne par ici. Alors, j'ai donné une idée générale de la question".

Une partie du film, définie comme le "Royaume des Miroirs", montre Glauber et ses collègues cinéastes, Cacá Diegues, Miguel Farias Jr. et Roberto Pires, tenant à la main des exemplaires des livres: *Reflets du Bal*, d'Antonio Callado, et *Mayra*, de Darcy Ribeiro. Ils sont tous dans une chambre de l'appartement de Glauber à Ipanema, devant un miroir, et l'on montre aussi des coupures de journaux annonçant la mort des anciens présidents Juscelino Kubitschek et João Goulart, du dramaturge Paulo Pontes et de la femme du monde Regina Rosemberg Leclercy — "avec Di, cinq morts célèbres", précise le directeur.

"La-haut, du ciel" — Depuis son arrivée d'Europe, en juin de l'année dernière, Glauber a vu plusieurs projets de filmages être "sabotés par les producteurs". Sans argent, il a commencé à demander des morceaux de film vierge à ses amis et a fini par réunir 900 mètres de pellicule en couleurs, et une caméra prêtée par son collègue Nelson Pereira dos Santos. "Je ne savais pas ce que j'allais faire quand, le 27 octobre, j'ai appris en ouvrant le journal que Di était mort." Il a utilisé alors tout le film qu'il avait dans la veillée funèbre et à l'enterrement. Quelques jours après, Fernando Ferreira, du département des films culturels de l'Embrafilme, lui a offert les moyens de révéler et de terminer le film qui a coûté 223.000 cruzeiros.



SYNOPSIS

Naturellement le procédé du cinéaste pendant les funérailles a provoqué l'irritation de parents et amis du défunt. J'ai tout dérangé en parlant très haut. Les catholiques qui étaient là ont été très étonnés, mais je suis protestant et ne pleure pas devant la mort. Et je suis sûr que Di, un moderniste, ironique et de bonne humeur, s'il a vu le film de là-haut, du ciel, l'a bien apprécié.

Glauber a commenté son film avec le reporter Joaquim Ferreira dos Santos, de VEJA: "Il ne s'adapte pas à la ligne du Réseau Globo, il a un autre rythme, un autre son, un autre encadrement, il se trouve tout du côté de Marrakech. C'est un manifeste qui dit: le cinéma brésilien n'est pas mort, il est vivant, comme Di Cavalcanti." Quand Glauber dit que Di est vivant, il ne se réfère pas à son oeuvre. Pour lui, le peintre a été enterré vivant. "L'homme ne meurt que lorsque se termine le cycle historique et s'il admet cette fin, j'ai téléphoné à Carlos Drummond de Andrade qui était un des amis de Di, et lui ai demandé de prendre des mesures. Je lui ai dit: Di est vivant, c'est une saloperie de l'avoir enterré. On aurait dû attendre deux jours, faire un rituel, le mener à une macumba, une école de samba, faire le diable à quatre. Quand j'ai filmé la veillée funèbre, j'ai vu qu'il n'était pas mort, il riait. Je voulais le tirer de son cercueil. J'ai fallu téléphoner à quelques journaux qu'après avoir révélé le film, j'avais vu que Di était vivant".

The cry movie-maker Glauber Rocha was recorded quite clearly when directing the filming of the wake of painter Emílio Di Cavalcanti in October 1976, at the Modern Art Museum (MAM) in Rio de Janeiro. "One, two, three, four, cut!" they heard him say. "And now I want a close-up of his face". So cameraman Mario Carneiro's unit quit brushing the feet of the corpse, piled high with red flowers, and swung over to focus on the face. Onto the screen comes a view of the nostrils plugged with cotton wool, while the painter's face bears an unexpected half-smile. The scene where the coffin is closed up is orchestrated by Lamarine Babo's carnival tune "O Teu Cabelo Não Nega" (Your Hair is a Giveaway). At the São João Batista cemetery, actor Joel Barcelos wraps himself in a vast cape and ogles persistently tearful Marina Montini, the late artist's favorite model.

These are scenes from the latest film by Glauber, a 17 minute short in color on the passing of Di. The 500 movie addicts that saw it last week at the MAM cinema library laughed and applauded a lot. The painter's adopted daughter, Elizabeth, did not go to see it and did not think it was in good taste. "It is disrespectful to my father", she protested.

Anthropologist Darcy Ribeiro and writer Antônio Callado, in perplexity, wanted the film run over again. Carlos Heitor Cony merely said: "Well, Glauber, you'll film just anything, and I can never tell whether it is going to be a masterpiece or a dud".

Sexual Grimace — The tapeworm-like title of the film was taken from a poem by Augusto dos Anjos. "No One Attended the Formidable Burial of his Last Chimera except Ingratitude, that Panther that was his Inseparable Companion". Glauber narrates the film in his customary visual delirium, with a headlong make-up derived from portions of news-stories on the funeral, a critique by Frederico Morais, personal opinions and a poem by Vinícius de Moraes, "The Ballad of Di Cavalcanti". With the line "Maybe your love for the mulatta girls was due to that", the negro actor Antônio Pitanga leaps on stage, "A modernist joke", the director afterwards explained. "Instead of a mulatta girl, I stuck Pitanga in. Di was a very sensual person, but the negroes do not have the sexual grimaces that are so common nowadays. So I decided to put in a general rundown on the subject".

One part of the film, entitled "The Realm of the Mirrors", shows Glauber and his movie-making colleagues Cáca Diegues, Miguel Farias Jr., and Roberto Pires holding copies of the books "Reflexos do Baile" ("Reflections of the Ball"), by Antônio Callado, and "Mayra" by Darcy Ribeiro. They are in one of the rooms in Glauber's apartment in Ipanema, facing a mirror, and the scene also includes newspaper clippings announcing the deaths of former Presidents Juscelino Kubitschek and João Goulart, teatrologist Paulo Pontes and society figure Regina Rosemberg Leclercy, "five famous deaths along with Di" the director explains.

"Straight from Heaven" — Ever since his return from Europe in June last year, Glauber had seen a number of projects for films being "sabotaged by the producers". Without any available cash, he started asking friends for pieces of film stock. He ended up with 900 meters of virgin color film, plus a camera on loan from his colleague Nelson Pereira dos Santos. "I hadn't the least idea what he was going to do with it until I opened up my newspaper on October 27 and learned about the death of Di". He used up the whole of the film he had available on the wake and the funeral. A few days later, Fernando Ferreira, of the cultural films department of Embrafilme, came up with funding for the director to have film developed and finished, at a cost of 223.000 cruzeiros.

The movie-maker's behavior during the funeral naturally irritated the

friends and relatives of the deceased. "I made a mess of the thing by talking out too loud. The Catholics who were there were taken aback. But I'm a Protestant and don't weep in the presence of death. And I'm sure that Di, who was a modernist, ironical and good-humored, if he could have seen the movie straight from heaven, would have got a lot of fun from it".

To VEJA's reporter Joaquim Ferreira dos Santos, Glauber had this to say about the film: "It does not fit into the Rede Globo pattern. The rhythm is a different one. It's another approach, further out than Marrakech. It's a manifesto that proclaims (Brazilian) movie-making is not dead; it's very much alive, with Di". When Glauber asserts that Di lives on, he is not referring to his work. To his manner of thinking, the painter was buried alive. "A man only dies when he closes out a historic cycle and recognizes the fact. I called up Carlos Drummond de Andrade, who was a friend of his, and asked him to do something. Do you know what I told him? I said, Di's still alive. It was a dirty trick to bury him like that. They ought to have waited a couple more days. They should have performed some ritual, or put on a black magic celebration, called in a samba academy, they should have gone the whole hog. When I filmed the wake I could see he wasn't dead. Why, he was even laughing. I wanted to take him right out of that coffin. I almost went to the point of calling up some of the newspapers to tell them that after I had developed the film I could see he was still alive".

Caretice sexual — O quilográfico título do filme foi tirado de um poema de Augusto dos Anjos: "Ninguém Assistiu ao Formidável Enterro da Sua Ultima Quimera, Somente a Ingratidão, Essa Pantera, Foi Sua Companheira Inseparável". Glauber narra o filme com seu costumeiro delírio visual, numa vertiginosa colagem de trechos de reportagens publicadas sobre o enterro, uma crítica de Frederico Morais, opiniões pessoais e um poema de Vinícius de Moraes, "Balada de Di Cavalcanti". Quando se diz o verso "Talvez não viesse da seu amor às mulatas", surge saltitante em cena o ator negro Antônio Pitanga, "Uma piada modernista", explicaria depois o diretor. "Em vez de mulata botei o Pitanga. Di era muito sensual e os negros não têm essa caretice sexual que vive por aí. Então eu dei logo uma geral no assunto."

Uma parte do filme, definida como "O Reino dos Espelhos", mostra Glauber e seus colegas cineastas Cáca Diegues, Miguel Farias Jr. e Roberto Pires seguindo exemplares dos livros "Reflexos do Baile", de Antônio Callado, e "Mayra", de Darcy Ribeiro. Estão todos num quarto do apartamento de Glauber em Ipanema, em frente a um espelho, e são mostrados também recortes de jornal noticiando a morte dos ex-presidentes Juscelino Kubitschek e João Goulart, do teatrologista Paulo Pontes e da mulher de sociedade Regina Rosemberg Leclercy — "junto com Di, cinco mortos celebres", esclarece o diretor.

"Lá do céu" — Desde sua chegada da Europa, em junho do ano passado, Glauber viu vários projetos de filmagens serem "sabotados pelos produtores". Sem dinheiro, ele começou a pedir pedacos de filme virgem aos amigos e acabou com 900 metros de película colorida mais uma câmera emprestada por seu colega Nelson Pereira dos Santos. "Não sabia o que ia fazer até que no dia 27 de outubro abri o jornal e fiquei sabendo da morte do Di". Gastou então todo o filme que tinha no velório e no enterro. Dias depois, Fernando Ferreira, do departamento de filmes culturais da Embrafilme, ofereceu recursos para o diretor revelar e terminar o filme, que custou 223.000 cruzeiros.

Naturalmente, o procedimento do cineasta durante o funeral provocou irritação de amigos e parentes do falecido. "Atrapalhei tudo falando muito alto. Os católicos que estavam lá estranharam muito, mas eu sou protestan-

SINOPSE

te e não chore diante da morte. E tenho certeza que o Di — um modernista, irônico, bem-humorado —, se viu o filme lá do céu, curtiu muito."

Glauber comentou seu filme com o reporter Joaquim Ferreira dos Santos, de VEJA: "Ele não cabe na bitola da Rede Globo, tem outro ritmo, outro som, outro enquadramento, esta tudo pra lá de Marrakech. É um manifesto que diz: o cinema brasileiro não morreu, está vivo como Di". Quando Glauber fala que Di está vivo, não se refere à obra. Para ele, o pintor foi enterrado vivo. "O homem só morre quando encerra o ciclo histórico e admite esse encerramento. Eu liguei para o Carlos Drummond de Andrade, que era amigo dele, pedindo uma providência. Eu falei: o Di está vivo, foi uma sacanagem enterra-lo. Deviam ter esperado dois dias, fazer um ritual, levar pra macumba, escola de samba, botar pra quebrar. Quando filmei o velório, vi que ele não estava morto — estava rindo. Eu queria tirar ele do caixão. E quase telefonei para alguns jornais denunciando que após revelar o filme eu tinha visto que ele estava vivo."

PAROLES DU DIRECTEUR

La mort est un sujet joyeux pour les Mexicains et tout protestant existentialiste comme moi ne la considère pas comme une tragédie... Dans "Terre en Transe", le poète Paulo Martins récitat que "nous vivons avec la mort... etc... en elle la chair se dévore" — et le "cangaceiro" (1) Corisco dans "Dieu et le Diable au Pays du Soleil" meurt en prophétisant la résurrection du sertão dans la mer qui devient sertão qui devient mer...

J'ai tué beaucoup de personnages? Ils sont morts par eux-mêmes, engendrés et sacrifiés par leurs propres contradictions: chaque massacre dialectique que je monte se définit lui-même dans la synthèse du film et de l'épuration restent les métaphores vitales.

Les armes à feu, les couteaux et les lances sont les objets mortels utilisés par mes personnages, mais la Reine Soledade boit "symboliquement" du poison à la fin de "Têtes coupées" et les mercenaires du "Lion à 7 têtes" sont pendus. Dans "Cancer", Antonio Pitanga "étrangle" Hugo Carvana, de même que Carvana se suicide dans "Terre en Transe". Dans "Claro", un canon a été utilisé pour tuer un mercenaire au Viêt Nam et deux personnages meurent noyés dans "Barravento", sans parler des foules massacrées par Sébastião, Corisco, Diaz etc.

Filmer mon ami Di mort est un acte d'Humour Moderniste-Surréaliste qui est permis chez les artistes renascent: Phénix/Di n'est jamais mort. Dans le cas présent, le film est une célébration qui libère le mort de son hypocrite condition tragique. La Fête, le "Quarup" — la résurrection qui transcende la bureaucratie du cimetière.

Pourquoi enterrer les gens avec des larmes et des fleurs commerciales?

Mon film, dont le titre donné par Alex Viany est "DI GLAUBER", expose deux phases du rituel: la Veillée Funèbre au Musée d'Art Moderne et l'Enterrement au Cimetière Saint

Jean-Baptiste. C'est ainsi que nous enterrons nos morts.

Choqué par la "tristesse" d'un Acte qui devrait être joyeux dans "tous les cas" (et surtout dans le cas d'un Génie Populaire comme Emiliano Di Cavalcanti) j'ai projeté le "Rituel Alternatif", mes "Funérailles Poétiques", comme l'aimerait Di, lui... le symbole de la vie.

Dans le domaine métaphorique transpsychanalytique, je matérialise la victoire de Saint Georges sur le Dragon. Et, dans le cas d'une production indépendante, faute de temps et d'argent, et du fait de l'"urgence" du "travail", j'interprète Saint Georges (dédoublé en Joel Barcelos et Antonio Pitanga) et Di-O Dragon.

Mais, curieusement, JE SUIS ORPHEE NOIR (Pitanga) et Marina Montini doublement Eurydice (muse de Di) sont la Mort. Mes flash-backs son — (mon miroir) — et le Miroir occupe la seconde partie du film, inspiré par le "Reflexos do Baile", d'Antonio Callado, et "Mayra" de Darcy Ribeiro.

En célébrant Di, je récupère son cadavre et le Film qui n'est pas didactique contribue à perpétuer le message du Grand Peintre et du Grand Pajé Tupan Ará, Babarauna Pointe de Lance Africain, Gloire de la Race Brésilienne!

La découverte Poétique de la fin du siècle sera la matérialisation de l'Eternité.

(1) Bandit du sertão du Nord-est (N. do T.).

COMMENTS BY THE DIRECTOR

Death is a festive theme for Mexicans and an essentialist Protestant like me does not view it as a tragedy...

In "Terra em Transe" (The Earth in a Trance), Paulo Martins, the poet, recited verses according to which "we live side by side with death... etc... and within it the flesh is devoured". And the backlands bandit Corisco in "Deus e o Diabo na Terra do Sol" (God and the Devil in the Land of Sun) dies with a prophecy on his lips that "the backlands will be resurrected in the sea which turns into the backlands which turn back into the sea..."

Have I killed off a lot of characters in my films? They died of their own account, engendered and sacrificed by their own internal contradictions. Every dialectic massacre I plan and mount is a self-defined in the film synthesis and only the vital metaphors survive the pruning process.

Fire-arms, knives and spears are the mortal objects used by my characters, but Queen Soledad bebe "symbolically" drinks poison at the end of "Cabeças Cortadas" (Decapitated Heads) and the Mercenaries in "O Leão de 7 Cabeças" (the 7 headed lion) are hanged. In "Cancer", Antonio Pitanga strangles Hugo Carvana, just as Carvana himself was depicted as suiciding in "Terra em..." (Land in...). In "Claro" (Clear) a cannon is used to slaughter a mercenary in Viet-Nam, and two characters perish by drowning in "Barravento", not to mention the incalculable multitudes butchered by Sébastião, Corisco, Diaz etc.

Filming my friend Di in death is an act of Modernistic Surrealist Humor, which is permissible amongst renascent artists: Phoenix/Di never really died at all. In this case, the film is a form of celebration that releases the deceased from his tragically hypocritical state. It is the Festival, the Quarup, the resurrection that transcends the bureaucracy of the cemetery.

the cemetery.

Why should people be buried to the accompaniment of oceans of tears and commercial flower tributes.

My film bears the title "DI GLAUBER", which was given it by Alex Viany. It presents two phases of the ritual: the wake at the Museum of Modern Art, and the Funeral at the São João Batista Cemetery. That's the way we bury our dead.

Shocked by the "sadness" of an Act that ought to be festive, "in all cases" (and especially in the "case" of Popular Genius like Emiliano Di Cavalcanti), I projected the "Alternative Ritual", "My Poetic Funeral", the way Di would have wanted it... he who the very symbol of Life.

In the metaphoric and transpsycho-analytical field I materialize the victory of Saint George over the Dragon. And, in this production made independently for lack of time and funds, and in view of the "urgency" of the "Job", I myself interpret Saint George (sharing the rôle with Joel Barcelos and Antonio Pitanga) and Di plays The Dragon.

Strangely enough, "Eu Sou Orfeu Negro" (I am the Black Orpheus) (Pitanga) and Marina Montini, alias Eurydice Di's muse play the rôle of Death. My flashbacks are (my mirror) and indeed the Mirror occupies the second part of the film, "inspired" by "Reflexos do Baile" (Reflections of the Ball) by Antônio Callado, and "Mayra" by Darcy Ribeiro.

In celebrating the figure of Di, I win back his corpse, and the Film, which is not a didactic one, contributes to the perpetuation of the message of the Great Painter and the great wizard Tupan Ará, Babarauna African spear tip, the Glory of the Brazilian race!

The Poetic discovery of the close of the century will be the materialization of Eternity.

PALAVRAS DO DIRETOR

A morte é um tema festivo pro mexicanos e qualquer protestante essencialista como eu não a considera tragedia...

Em "Terra em Transe" o poeta Paulo Martins recitava que "convivemos com a morte... etc. — dentro dela a carne se devora" — e o cangaceiro Corisco em "Deus e o Diabo na Terra do Sol" morre profetizando a ressurreição do sertão no mar que vira sertão que vira mar...

Matei muitos personagens? Eles morreram por conta própria, engendrados e sacrificados por suas próprias contradições: cada massacre dialético que enceno e monto se autodefine na síntese filmica e do expurgo sobram as metáforas vitais.

As armas de fogo, facas e lanças são os objetos mortais usados por meus personagens, mas a Rainha Soledade bebe "simbolicamente" veneno no final de "Cabeças Cortadas" e os mercenários de "O Leão de 7 Cabeças" são enforcados. Em "Câncer", Antonio Pitanga "estrangula" Hugo Carvana, assim como Carvana se suicida em "Terra em...". Em "Claro" foi usado um canhão para matar um mercenário do Viet-Nam e dois personagens morrem afogados em "Barravento", além das multidões incalculáveis massacradas por Sébastião, Corisco, Diaz, etc.

Filmar meu amigo Di morto é um ato de Humor Modernista-Surrealista que se permite entre artistas renascentes: Fenix/Di nunca morreu. No caso o filme é uma celebração que libera o morto de sua hipócrita trágica condição. A Festa, o Quarup — a ressurreição que transcende à burocracia do cemitério.

Por que enterrar as pessoas com lágrimas e flores comerciais?

Meu filme, cujo título, dado por Alex Viany, é "DI GLAUBER", expõe duas fases do ritual: o Velório no Museu de Arte Moderna e o Sepultamento no Cemitério São João Batista. É assim que sepultamos nossos mortos.

Chocado pela "tristeza" de um Ato que deveria ser festivo em "todos os casos" (e sobretudo no "caso" de um Génie Popular como Emiliano Di Cavalcanti) projetei o "Ritual Alternativo", "Meu Funeral Poético", como Di gostaria que fosse, lui... o símbolo da Vida...

No campo metafórico transpsicanalítico materializo a vitória de São Jorge sobre o Dragão. E, no caso de uma produção independente, por falta de tempo e dinheiro, e dada a "urgência" do "trabalho", eu interpreto São Jorge (desdobrado em Joel Barcelos e Antonio Pitanga) e Di-O Dragão.

Mas curiosamente Eu Sou Orfeu Negro (Pitanga) e Marina Montini dublamente Eurídice (musa de Di) é a Morte. Meus "flash-backs" são — (meu espelho) — e o Espelho ocupa a segunda Parte do filme, "inspirado" pelo "Reflexos do Baile", de Antonio Callado e "Mayra", de Darcy Ribeiro.

Celebrando Di recuperar seu cadáver e o Filme, que não é didático, contribui para perpetuar a mensagem do Grande Pintor e do Grande Pajé Tupan Ará, Babarauna Ponta de Lança Africano, Glória da Raça Brasileira!

A Descoberta Poética do final do século será a materialização da Eternidade.

Glauber Rocha, 8 de março de 1977

TIMA QUIMERA, SOMENTE A INGRATI

"NINGUÉM ASSISTIU AO FORMIDÁVEL ENTERRO DE SUA ÚL

JÃO, ESSA PANTERA, FOI SUA COMPANHEIRA INSEPARÁVEL"

DI GLAUBER



DI CAVALCANTI



GLAUBER ROCHA

UM
FILME
DE

catinari.